

## Art112

### “Plasticiens de l’instant”

Entretien avec André Bernard

**Votre « groupe » est né en 1983 (cela va faire bientôt trente ans !), vous vous affirmez des « plasticiens de l’instant » qui agissez « dehors », sur la voie publique, et « sans rien détériorer ». Vous avez fait plus d’une centaine d’interventions. C’est beaucoup, non ? Vous vous qualifiez d’artistoïdes, et vous êtes quatre. Quels sont les « principes de base » de vos actions ?**

Le premier principe de base, celui qui nous garantit à peu près notre liberté d’agir, indépendamment des contraintes techniques et financières, c’est de NE PAS DEMANDER LA PERMISSION ! S’autoriser puisque par ailleurs nous préservons le bon ordre des choses.

Ensuite, NE RIEN DÉTRUIRE ni détériorer, pas même pour se faire un nom. Enfin, tester, oser, USER, « jusqu’où peut-on aller... », vérifier si tous les interdits ont du sens en admettant qu’il y en ait un. Occuper le terrain, faire toujours en sorte que ce type d’action perdure, non pas l’œuvre elle-même, mais l’action. Une façon de crier pendant qu’il est encore temps pour que la parole reste libre... que ça palpite.

Il est vital pour nous de ne jamais refaire le même coup, et ce n’est pas tant pour entretenir l’illusion d’avancer si chère à notre époque, ni même de progresser ou de faire collection.

Non, tout simplement avancer et viscéralement fuir le « petit truc » qui nous rendrait familiers par inadvertance : l'art « tampon », style « rayures », « petits points », « petits traits », répété à l'envi... De même, contrairement à ces vedettes de l'art « taylorique » et répétitif, nous nous ancrions au plus près de chez nous, dans nos coins perdus à nous. Parce que nous ne cherchons pas non plus la signature magique que ces globe-trotters affectionnent : les New York, Londres, Berlin.

Autre principe, la question du coût de nos actions. « Moins c'est cher, mieux c'est ! » L'idée sous-jacente est de montrer que tout le monde peut faire des « grands quelque chose » avec des « petits riens » : trois francs six sous, de l'huile de coude et surtout de la volonté ! Évidemment, agir en dehors du cadre institutionnel implique certaines contraintes, comme ne jamais demander de subventions. Considérer une fois pour toutes qu'Art112 c'est notre cinéma à nous, au propre comme au figuré, notre sortie, notre évasion... Bref, pour répondre à ceux qui s'inquiètent de savoir combien ça nous rapporte tous, ces « euros jetés par la fenêtre », on dira : « Rien, rien d'autre que du plaisir, surtout du plaisir ! » Car, en dépit des maigres récompenses de nos activités, Art112 n'est pas un groupe masochiste.

Les Bleus ou Salards de pauvres, 8 juillet 2009, Bordeaux



Si les artistes sont la plupart du temps torturés par l'idée de frapper à la bonne porte pour faire recette (car après tout il faut bien vivre), pas nous ! Il nous faut vraiment fonctionner hors de tout cadre... faire à la mauvaise heure, au mauvais endroit ! Et ce n'est pas tant l'interdiction éventuelle d'un lieu ou du moment qui nous motive, mais nos idées ! Nous ne cherchons pas à être scandaleux ni à faire joli pour réveiller le quidam. Nous cherchons à dire, à dire si possible autrement sans se laisser acheter. Car être payé, c'est obéir !

Pour nous, l'œuvre parle d'elle-même, mais on sait qu'elle parle « mal » par nature, qu'elle n'est qu'un miroir placé devant le spectateur, plus qu'une vérité donnée. Un champ de questionnements, et tant mieux si ça perturbe... Nous, nous ne sommes pas pour le confort, ni pour nous ni pour les autres. Pas de normal et de standard, nous sommes un groupe, ce qui n'est pas si courant, et un groupe dont les membres ont su mettre leur ego en sommeil, ce qui déjà, du point de vue artistique, n'est pas si ordinaire.

**Lors de vos interventions, vous êtes toujours masqués, anonymes ou absents. Êtes-vous des artistes sans nom ?**

Être masqué, c'est se faire voir ; ne pas l'être, c'est passer inaperçu ! Nous refusons tous les uniformes, sauf le nôtre, car il nous permet d'agir sans savoir qui est qui et qui fait quoi ! Nous savons bien que tout ça ne cache pas grand-chose, mais au moins sommes-nous visibles dès le départ. À la fin cela devient comme une signature, au point qu'on nous demande parfois, avec étonnement, presque avec déception, pourquoi nous ne sommes pas masqués. Au départ, le nom d'Art112, c'est notre seul alibi pour investir la rue. Sinon, nous sommes qui ? Alors, il faut qu'au premier regard le passant puisse nous identifier, grâce à notre uniforme, comme un GROUPE. Qu'il demande non pas le nom des personnes qui le composent, mais bien le nom du groupe !

Bien sûr, nous aurions pu procéder comme DADA dont le nom est issu d'un doigt pointé au hasard dans le dictionnaire français, définir un « nom programme ». Mais sans « Art » on aurait été quoi pour vous ? Un groupe littéraire ? Un groupe de rock ? Cet alibi nous a donc permis de nous structurer. Se dire

« artistoïdes » était une pudeur... une assurance bien inutile contre l'institutionnalisation, car nous ne ciblons guère les musées ! Un cimetière, fût-il doré, reste un cimetière !

Nous travaillons hors des parcours jalonnés, et nous sommes bien récompensés. Déjà ce n'est pas simple pour qui le souhaite de se faire un nom et d'en vivre, alors quand on pratique avec assiduité et constance l'inverse... Mais qu'on se rassure bien vite, pour rester dans son coin, il n'y a pas beaucoup d'efforts à fournir. On se demande parfois si être « reconnu » officiellement n'est pas surtout rassurant pour les autres. Pour nous, être « adoubé », c'est mourir.

Au fond, le nom d'Art112 fonctionne comme un pseudonyme, il donne à chacun des membres du groupe l'occasion d'être quelqu'un d'autre. Tant pis pour l'orgueil ! De toute façon, on ne sait pas trop si nous sommes des artistes et si nous avons un nom mais, ce qui est sûr, c'est que la plupart des gens ne peuvent se satisfaire de cette incertitude, ils ne peuvent en rester là et ils répondent par : oui, c'est de l'art, ou non, c'est de la merde !

**Pour expliquer ce que vous faites, disons qu'il s'agit d'installations éphémères, de happenings, de sculptures que vous laissez sur place, etc. C'est très varié, poétique, graphique, contestataire, politique et social, etc. Avant une intervention, comment vous organisez-vous ? Comment se font les prises de décision ?**

Pour commencer, ce qui nous intéresse, ce n'est pas le coup qu'on vient de faire, mais celui que l'on veut et que l'on va faire ! Notre seul moteur est le désir, car après tout nous aurions pu nous arrêter à la dixième action. Du point de vue fonctionnement et du point de vue artistique, tout y était déjà. Quoi ? Cela n'aurait duré que trois ans, et alors ? Nous ne sommes pas là pour battre des records de longévité. Mais ce qui fait que nous sommes toujours actifs aujourd'hui, c'est peut-être cette idée que seul le présent compte à nos yeux, parler de nos anciens coups nous chagrine, de même que parler de ce qui n'est pas encore advenu.

Comme beaucoup, c'est autour d'une table qu'on se réunit, pour boire un verre (mais pas seulement), parler, échanger des banalités (mais pas seulement), plaisanter, rire, commenter

l'actualité (mais pas seulement) et cette réunion s'effectue dans un cadre bien précis : l'atelier.

On ne se réunit pas seulement pour être ensemble. À un moment ou à un autre, n'y tenant plus, l'un d'entre nous posera invariablement LA question rituelle : « C'est quoi, le prochain ? » Dès lors, nous savons pourquoi nous sommes là ! Ce court espace de temps qui nous sépare d'un coup à l'autre permet de faire le vide, tout en rechargeant nos batteries. Il nous permet de prendre du recul et de voir si on a toujours envie de fonctionner ensemble. C'est à ce point vrai que celui qui ne veut pas faire le coup envisagé par les trois autres l'emporte et nous passons à autre chose, non sans avoir tout tenté pour le convaincre...

En effet, il faut que tout le monde y trouve son compte, même pour de mauvaises raisons. Le sujet est un bon point de départ. Qu'est-ce qui nous interpelle actuellement ? Le problème se corse évidemment après cent coups, car la redite nous guette, et cela ne nous plaît pas ! On éliminera donc plus ou moins les sujets « déjà traités », ou ceux qui font l'actualité puisque l'actualité se révèle souvent plus éphémère encore que nos « œuvres ». Même si parfois un événement fait du bruit le ou les mois suivants : notre coup de la « Kaaba » de La Mecque par exemple, prémonitoire d'un événement dramatique quelques dizaines de jours plus tard lors du pèlerinage de 1987 ; ou le seul mort kanak connu en France, mort dans la même carrière que notre coup sur la Nouvelle-Calédonie... et quelques autres encore. Le plus difficile, c'est de trouver l'idée qui va nous motiver pour bouger. C'est assez imprévisible, et cela peut prendre longtemps, mais au moins a-t-on la « naïveté » de croire que, si elle nous surprend, l'idée a des chances d'en surprendre d'autres. Et puis l'idée n'est pas tout, il faut en faire le tour, voir ses ambiguïtés, en évaluer le coût, comment l'améliorer, l'élaborer.

Cela n'est qu'affaire de rhétorique ; il faut parler beaucoup pour créer nos images. Tout est choix : le lieu, le moment, le comment, le pourquoi ! Parfois, il est évident que nous sommes trop peu pour faire un coup, et il nous arrive de collaborer, mais le groupe par principe doit se suffire à lui même.

### Êtes vous une association ?

Il fallait commencer par l'être ! Au début, nous sommes un vulgaire attroupement dans une cage d'escalier. Comme beaucoup de jeunes, on a envie de changer le monde. Encore faut-il se changer d'abord, et c'est ainsi que l'on décide de quitter la clandestinité pour s'afficher au grand jour. Mais comment faire ? Eh bien, nous avons pris l'exact contre-pied de notre démarche d'origine en nous déclarant au *Journal officiel* ! Ce n'est certes pas à proprement parler un exploit, mais demander l'autorisation à un préfet de faire « des actes stupides et superflus pour sauvegarder le délire » n'est pas hautement raisonnable. C'est lui demander – en tant que groupe de « zozos » – de nous laisser « carte blanche ». Comme programme, c'est trouble ! Alors, nous avons bien une autorisation, et l'obtenir au bout de deux mois d'attente a constitué de fait notre premier vrai coup.

Ainsi, nous devenons une organisation, avec une pensée, des objectifs, un programme ; programme que l'on peut qualifier de politique au sens premier du terme. Reste à trouver les moyens pour l'atteindre. Avec ce cahier des charges, Art112 existe !

Après douze années de statut légal, en 1997, nous décidons d'enterrer l'association, la question de la légitimité ne se posant plus. Nous avons un parcours, une histoire étayée par quelques articles dans la presse et, surtout, nous avons tenu nos engagements ! Alors pourquoi continuer à se déclarer ? Après tout, quand le mur est construit, on enlève l'échafaudage.

### Comment vous financez-vous ?

Il n'y a pas de financement planifié, nous fonctionnons au coup par coup. Nous avons dans nos têtes une fourchette de prix à ne pas dépasser et, par habitude, nous pouvons estimer le coût d'un projet. Nous avons aussi quelques repères bien à nous qui nous remettent bien vite les pieds sur terre : la taille des portes de notre atelier, par exemple, ou de notre fourgon. Bref, juste ce qu'il faut pour ne pas prendre la grosse tête ! Alors on adapte au fur et à mesure, comme d'autres se paieraient une futilité.



La Manif ou Grève générale, 3 juin 2003, La Rochelle

Le seul calcul qui existe, c'est que l'Art lui-même peut se faire à peu de frais : une feuille, un crayon, quelques objets récupérés et détournés. Pour nous, cela donne une cohérence dans nos choix, dans notre style, notre caractère. « *Less is more.* »

Le vrai financement, c'est l'envie, car évidemment, si l'on devait comptabiliser les heures de travail, de réflexion, de construction, les transports, hôtels, restaurants... on se ferait peut-être un peu peur. Il faut donc aussi inventer pour se donner les moyens. Entre nous, cette question de l'argent n'est-elle pas typiquement bourgeoise ? Et combien ça coûte ? Et combien ça rapporte ? L'argent ne nous intéresse pas, sinon nous serions banquiers !

**L'un de vous a dit que vous aviez auparavant une pratique d'un autre registre. Laquelle ? Comment s'est effectué ce changement, à partir de cette analyse ?**

En fait, le groupe existe pratiquement dès 1979, mais il est vrai que cette période de cinq ans est très différente. Nous avons tenté beaucoup de choses, nous avons envie de faire, de dire notre mot ; mais nous étions dans l'action purement politique

et contestataire. Nous avons moins de scrupules et considérations naïvement que la fin justifiait les moyens. Justement, on voulait « faire payer », et que « ça coûte » !

Mais, au bout d'un certain temps, par effet de surenchère, on tombait dans une spirale qui allait devenir infernale. Quelque part, nous avons eu dans notre biberon les CCC, les Brigades rouges, les RAF, Action directe, etc. Peut-être rêvions-nous modestement de notre « 68 » à nous ? On avait quelque part le sentiment d'avoir raté les grands « trucs ». Toujours est-il que tout doucement, sans trop s'en rendre compte, nos modes d'action deviennent plus policés, plus dans la norme : on fait des affiches, des tracts, puis un journal, *Antiphrase*, que l'on vend. On essaye de penser nos actes et de les diffuser. Nous contactons des gens. Oui, sans trop nous en rendre compte alors, nous commençons à quitter la clandestinité. Mais nos premières actions art112istes conservent les mêmes méthodes : la nuit et en commando.

Comment s'est opéré ce basculement ? Difficile à dire. Si ce n'est qu'à un moment donné la question de l'escalade violente s'est posée et que nous avons su la décrypter. Dans le même temps une autre perspective s'est présentée : le courage d'agir tout simplement au grand jour comme le citoyen lambda, des gens de la cité et non des gens de l'ombre. D'où la déclaration au JO !

**Vous dites que vos interventions sont faites « pour se révolter ». Ne serait-ce pas aussi tout simplement pour « éveiller » le quidam qui passe ? Pouvez-vous en dire plus ?**

Pour ce qui est du terme « révolter », nous ne nous souvenons pas de l'avoir affirmé avec virulence. Notre prétention n'est pas d'esquisser un manuel du petit révolutionnaire car nous ne théorisons pas, ou si peu. Nous ne sommes pas non plus des éducateurs.

Une des réponses à cette question est dans la manière d'interroger le quidam. Est un spectateur d'Art112 celui qui entame une démarche, qui se renseigne ! *In situ*, il doit bien souvent se contenter d'une simple phrase titre. Aussi, avant d'« éveiller », nous cherchons à atteindre, à toucher par nos « attentats à l'humeur publique ». C'est le choc qui est intéressant,



c'est le choc qui fait réagir, il pousse à l'émergence de non-dits, de non-formulés ; il pousse à l'expression, la nôtre et celle des gens.

La question s'est forcément posée à nous-mêmes ; si elle devient cohérente, pour nous, et surtout pertinente, alors, avec un minimum d'effort, il en sera de même pour tout le monde. Car on ne vient pas d'une autre planète, nous sommes d'ici et maintenant ! Nous donnons du grain à moudre, et c'est au prix parfois du grain de sable qui fait dérailler la machine du train-train quotidien ! Oui, « apprendre à décrypter », réhabiliter l'effort, en clair DÉMERDEZ-VOUS !

Mais celui qui ne veut rien savoir ne cherche pas à comprendre. Il ne s'arrête pas et baisse la tête comme s'il n'y avait rien de changé devant lui. Peut-être ne verra-t-il le coup que dans le journal, se disant : « Pourquoi ce truc ? »

Nous, nous donnons à voir, au sens profond du terme ; et voir vraiment, c'est commencer à comprendre. Est-ce qu'on apporte quelque chose pour corriger le déficit de lecture ? On ne peut pas répondre. Au moins, le premier degré peut fonctionner. Même si la plupart des gens se contentent de trouver ça « rigolo ». Ici, le passant se prend les pieds dans le tapis et passe consciemment ou non à côté du second degré... souvent moins drôle, celui-là. Alors que pour celui ou celle qui s'accroche, il reste toujours une réponse possible quelque part, le site notamment, dont l'adresse est donnée sur place.

Pour nous aussi, créer, c'est résister. Nous avons la certitude de préserver d'une manière ou d'une autre des espaces d'expression qui, actuellement, sous couvert de sécurité, ont singulièrement tendance à se réduire.

**Vous agissez sur la voie publique « sans rien détériorer ». Y a-t-il un arrière-plan de non-violence ?**

Quoi que vous fassiez, il se trouvera toujours quelqu'un pour trouver « ça » violent, quoi que l'on fasse, le coup ne fût-il que joli ou humoristique, c'est pour certains une agression. Le « c'est rigolo » illustre assez bien cette idée. C'est une façon de se protéger, mais au demeurant, pour nous, ce choc en retour n'est pas tendre ; il frise le mépris et est malhonnêtement réducteur.

Comme s'il fallait minimiser à tout prix. Il y a des « rebelles » pour qui tout cela n'a « aucune importance ». Pourquoi s'en étonner ?

Que peuvent les arts face à la violence ? Rien, sinon la dénoncer ! Donc, pour beaucoup, l'art ne servirait à rien et serait donc inutile. Curieusement, quand il s'agit de vendre ou de faire de la propagande, servir un monarque ou un régime, beaucoup trouvent ça normal et allant de soi.

D'ailleurs, on en trouve plein les musées, de ces peintures-là qui font la gloire – elles – de notre beau pays. Mais les œuvres qui dénoncent sont beaucoup plus rares. On parle beaucoup du *Guernica* de Picasso, moins de son tableau sur « la guerre de Corée », mais il s'en prenait aux Américains. Ce n'était pas gentil !

Si donc, pour vous, la non-violence c'est « de ne pas porter d'atteintes physiques », alors, nous sommes non-violents ! Pour le reste, le but de toute action n'est-il pas de se confronter au monde ? En vérité, détruire, c'est le « scandale » assuré, pis, c'est le sésame pour se faire connaître ! La tentation est grande, mais trop facile et, pour tout dire, inintéressante de notre point de vue. Le crayon ou le pinceau peuvent parfois faire plus de dégâts qu'une bombe. Il n'y a qu'à se rappeler pour s'en convaincre l'affaire récente des caricatures (mauvaises d'ailleurs) de Mahomet ! Sûr qu'Art112 en Iran aurait du mal à vivre, mais, d'un autre côté, dites « boum » au contrôle d'un aéroport américain et vous êtes expulsé.

#### **Avez-vous déjà eu affaire à la police ? Êtes-vous fichés ?**

Oui, on a pu le vérifier à une époque. À vrai dire, il n'y a pas à s'étonner de la chose, car à partir du moment où on agit au grand jour, en laissant notre signature à la portée du premier flic venu, avec notre adresse ou la mention : « Esprits débridés, contactez-nous ! », ils viennent. Ils sont même les seuls à venir.

Ponctuellement, nos petites « plaisanteries » sont montées jusqu'au ministère de l'Intérieur du temps de Defferre, de Pasqua. Nous avons terminé quelquefois nos expéditions dans des commissariats, et nous y avons connu le flic intraitable à la mèche réglementaire et à l'accent provincial. L'agent compréhensible et même le policier complice dans la petite guerre des



Le Costard ou Avoir de l'étoffe, 19 août 2007, La Rochelle

services, genre : « Ne dites pas que vous avez pris des photos, ils vous les réclameraient. » Certains d'entre nous peuvent s'enorgueillir d'avoir été menottés plus souvent qu'à leur tour et d'autres fois nous fûmes convoqués et applaudis.

Depuis notre inscription au *Journal officiel*, l'État, cette masse informe mais tatillonne, l'État qui oublie volontiers ses guerres, éprouve un malin plaisir à garder un œil sur ses emmerdeurs potentiels... fussent-ils armés d'un simple pinceau. Art112 est-il

pour lui un groupe d'action au sens large ? Ce qui importe, c'est qu'on fonctionne toujours et, donc, que l'on pourrait agir de nouveau ! Le monde policier et policé n'aime pas les groupes, il nous voit fréquenter des anars, il nous voit travailler avec eux, et vice versa. Bref, cette grosse machine a du grain à moudre, et on travaille à ce qu'elle ne nous écrase pas.

Alors oui, nous sommes fichés, mais qui ne l'est pas de nos jours ? La carte bancaire et le téléphone portable remplissent déjà bien des services...

**Il est écrit quelque part : « Pas de rencontres ! Pas d'échanges ! Pas de partenaires ! » C'est loupé, non ?**

À première vue, oui... mais il faut bien s'arrêter un moment pour regarder son propre parcours. Nous étions trois au départ, et déjà le quatrième a eu à « s'installer », vu nos états de service. Alors imaginer d'autres rencontres, d'autres échanges... Nous avons conscience que nous étions la minorité de la minorité, nous nous disions sauvages. Nous le sommes toujours et c'est ce qui nous sauve !

Nous n'avons aucun contact avec le public, mais peut-on parler de « public » dans notre cas ? Certes, nous avons quelques liens et, quelquefois, de ces rencontres naissent des actions, mais c'est très rare. En bons administrateurs, on peut même vous le chiffrer exactement : 3 % ! Travailler avec les autres, c'est tout simplement plus difficile, à l'arrivée tout le monde n'est pas là...

En dehors du groupe, on peut comme tout un chacun être amené à rencontrer des gens, il y a toujours une petite porte ouverte ! Mais les relations publiques et les activités de création restent bien difficiles à mener de concert. Qu'on en juge : le seul fait de préparer une exposition nous oblige à mettre une croix sur une série de coups éventuels : une vraie torture... Bien sûr, après nous sommes contents, mais « on aurait pu faire d'autres coups, merde » ! C'est dans notre nature.

Disons que nous n'avons pas toujours dit non ; nous avons exposé et même répondu à quelques commandes parce que l'entêtement, pour ne pas dire l'acharnement, à nous trouver des personnes demandeuses forçait le respect ! C'est humain, nous avons besoin d'échanges. Mais on cherche également à se

protéger, car se dire ou être sauvage, c'est se protéger. On ne veut pas se laisser capturer. Nous n'oublions pas que certains de nos interlocuteurs ont cherché à s'engraisser sur notre dos, à se servir de nous... et, si nous avons réussi à retourner la situation à notre avantage, nous préférons quand même éviter ce genre de désagrément. C'est donc à la fois incontournable et inconciliable pour ce qui nous concerne. Mais dans la rencontre, il y a de l'espoir !

**Sur votre site ([art112ism.org](http://art112ism.org)), on peut voir la plupart de vos interventions qui sont photographiées. Il y a aussi du texte qui accompagne les images ; du texte de bonne qualité. Lors des interventions « dehors », ce texte que le public ne peut pas lire, que devient-il ?**

Il faut chercher l'auteur, la signature et suivre le fil rouge sur le web et dans les journaux. Mais il faut le vouloir, se donner les moyens de sa curiosité. On écrit généralement une petite formule plus ou moins énigmatique pour indiquer le sens de notre intervention. Par exemple, pour les « Chauves-souris », nous avons marqué derrière leurs silhouettes suspendues aux arbres de Nantes : « L'État/veille » ou « L'État sur veille ».

Au début, nous avons, pour agir, une idée, un propos, un objet singulier et un lieu. Lorsque l'on jette à l'eau notre petit caillou, il peut y avoir quelques remous. Effets qui viennent enrichir notre réflexion et donc notre texte. En clair, le texte n'existe pas en l'état avant la pose du coup ! Le coup nous aide à mûrir notre idée et par là même notre texte éventuel... Mais qu'on ne s'y trompe pas, nous savons très bien ce que l'on va faire. C'est pour « dire » que c'est plus difficile.

D'abord, la rédaction même du texte, ensuite, le fait incontournable que nous faisons principalement de l'image. Le texte c'est bien joli, mais « point trop n'en faut » ! Sinon, pourquoi faire de l'image ?

À l'origine, nous faisons beaucoup de textes sur les coups, pour notre plaisir et donner de l'épaisseur à nos actes. Et puis nous avons arrêté, parce qu'on sentait bien qu'au fond seule l'image importait. La pose du coup finalise en quelque sorte notre texte, *in situ* la question prend corps. Puis le « public » dit, lui aussi ! Bien sûr, nous travaillons dans l'interrogatif,

Les Tasses ou Bagdad Café, 12 décembre 2004, Arcachon



nous forçons l'autre à chercher du sens. Mais beaucoup ne s'en donnent surtout pas la peine et nous prennent de haut ; baissant sans se l'avouer très vite les bras. Ils diront qu'on « enfonce des portes ouvertes » et nous feront du « On le savait déjà » sans voir qu'ils sont les premiers à vanter des films ou des chanteurs qui « dénoncent » ces choses « qu'ils savaient déjà » et s'en délectent ; lesquels se font, par-dessus le marché, du fric sur leur dos !

C'est donc bien un mauvais procès qu'ils nous font, ceux-là, comme si nous avions l'intention de les éduquer sur leur propre existence et leur situation ! La nôtre n'est guère différente de la leur. C'est une question de choix ! Certains sautent des repas pour payer un « loto » ou une facture ; nous, on épargne pour donner forme aux choses et mettre de l'art dans nos épinards.

« Qui cherche trouve. » Nous ne faisons pas du prémâché, d'autres le font pour nous et le vendent très bien. Nos histoires sont un peu comme les contes. À première vue ça paraît irréel, ou du moins étrange. Mais, derrière, se raconte quelque chose du vrai !

**Beaucoup d'images finissent par une question : « L'éloignement réduit-il les ressemblances ? » « Est-ce le décor qui détermine la**

**décoration ? » « Les maillots de bain n'auraient-ils pas de sexe ? » « La vraie gloire n'est-elle pas de donner son nom à une poubelle ? » « Le beau peut-il tout gommer ? » « Quand une œuvre est-elle finie ? » « Quand des individus anonymes font une cérémonie anonyme dans un lieu anonyme, pourquoi en parle-t-on ? », etc. Attendez-vous des réponses ?**

Y a-t-il des réponses ? Il y a des opinions, des humeurs (beaucoup d'humeurs), des points de vue... En fait, cela soulève plus de questions encore que de réponses... C'est meilleur selon nous de susciter chez les gens des interrogations et de la perplexité plutôt que de laisser libre cours à des affirmations péremptoires qui ne laissent aucune place au débat. Nos coups à nous sont des ouvertures et, bien qu'elles soient orientées, le passant reste libre. Car tout spectateur, lorsqu'il regarde une œuvre, s'y projette également, ce qui vient sérieusement compliquer le message du départ, si message il y a.

De toute façon, nous n'avons que nos « réponses », elles sont contestables certes, mais respectables. Nous sommes un groupe d'action, mais aussi d'opinion. Comme tout le monde on a le droit de donner son avis, sauf que, au lieu de le dire, sans doute parce que quelque part ça nous paraît insuffisant, nous le mettons en scène. Au lieu de le jouer, on le montre, on le souligne dans ce qui ressemble non à des spectacles mais à de simples « installations » qui n'en sont peut-être pas vraiment. On les assemble à la manière de sculptures qui n'en sont guère non plus ; sous forme de graphes ou de tableaux à la rigueur... mais si artistiques. Tellement stylisés, bédéifiés, « pictogrammés » qu'on n'ose à peine parler de peinture ; tellement symbolisés que l'esprit est dérouté...

Alors, attendons-nous des réponses ? Non ! C'est fait pour que les gens s'en fassent !

**Cela dit, il y a, semble-t-il, une demande de votre part pour « agir ensemble ». Pour « s'appuyer ». Mais il est sans doute hors de question d'entrer dans une équipe soudée comme la vôtre. Alors quoi ? Dites-nous...**

La question fondamentale, quand un groupe marche bien, fonctionne, c'est de savoir si l'on ne va pas rompre cette « belle

équipe » efficace et lâcher la proie pour l'ombre. Garder l'équilibre !

Par définition, l'équilibre est fragile, quasi miraculeux pour nous depuis trente ans ; et pour tout dire inespéré, tant il est vrai que l'on a vu bien des groupes et non des moindres exploser autour de nous ! Alors oui, ce n'était déjà pas simple dans ces années-là de faire travailler ensemble trois caractères complètement différents... alors quatre ? Une table ne tient-elle pas très bien avec seulement trois pieds ?

Donc, on a su préserver nos différences et en faire un atout. Comment ? Tout simplement en « gérant nos rôles », en reconnaissant sans trop le dire nos limites personnelles, nos complémentarités ; en avalant petits vers, couleuvres et boas ! Le constat, c'est qu'il y avait un groupe, certes, mais différent. À partir du moment où l'on s'est retrouvé à quatre, les choses ont été transformées, le groupe a donc changé, et le nom même du groupe a changé... il est devenu Art112 ! Dès lors, on peut prévoir sans grande difficulté que, si une cinquième personne venait se joindre à nous, cela deviendrait un autre monde, une autre réalité ou manière de fonctionner. Sans compter les départs éventuels, bien entendu. Ce serait donc bien un AUTRE groupe !

Autant que nos interventions, le collectif est une aventure et, même si notre production peut être jugée bien dérisoire, l'avoir fait ensemble suffit à justifier notre petite histoire.

**À regarder le site, l'envie nous vient de voir tout ça dans un livre, un beau livre d'images, de textes, d'histoires et de commentaires. Attendez-vous d'avoir commis votre cent douzième action ?**

Quand, il y a bien longtemps déjà, nous avons terminé notre dixième action, nous estimions déjà le parcours intéressant. En tout cas suffisamment pour le montrer à des personnes supposées compétentes en matière artistique, sociologique ou autre. Nous aurions donc pu en rester là ! Dix coups, c'était assez conséquent pour en parler. Alors cent, qu'importe... Il ne reste plus qu'un livre pour en sceller le tout, le livre se verra donc comme la seule « œuvre » permanente du groupe !

Qu'est-ce qui est le plus important ? Le nombre de coups ou la durée de notre activité ? On n'en sait rien, car ce qui nous



importait et nous importe toujours, c'est aujourd'hui ! Ce qui est bien dans une œuvre, c'est de dire à un moment qu'elle est « achevée ». Le livre pour nous, c'est la mort, comme un lin-cueil de 112 pages entre deux couvertures, notre épitaphe de carton. À la fin, on pourra y graver nos noms !

Aussi, le livre sera à l'image de notre premier coup véritable, le coup n° 0, celui qui fit notre acte de naissance en février 1984 dans le *JO*. Ce sera le coup n° 113. Car le livre se doit d'en contenir 112 et seulement 112, et l'on pourra dire alors qu'Art112 a existé !

**Quelles questions avons-nous oublié de vous poser ?**

Quel est le degré d'aliénation, de narcissisme, de chacun d'entre nous pour continuer jusqu'au bouquet final ? N'aurions-nous rien de mieux dans notre vie ?

**Entretien réalisé par André Bernard**  
le 1<sup>er</sup> janvier 2011

Pour en savoir plus : <http://www.art112ism.org>



Le Pequet ou Paradis fiscal, 13 janvier 2008, Ile de Ré